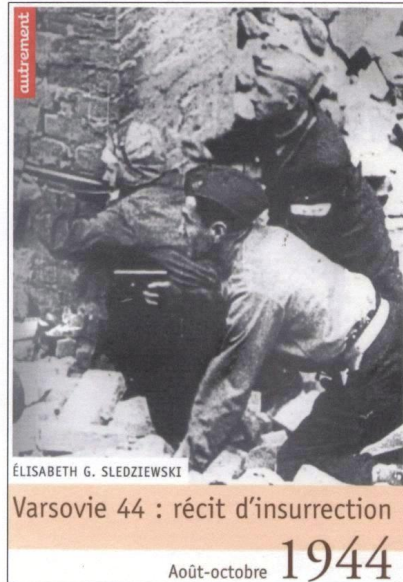


L'INSURRECTION OUBLIÉE, VARSOVIE, AOÛT-OCTOBRE 1944

Devoir de mémoire

Soirée témoignage en présence d'Elisabeth G. Sledziwski
philosophe et maîtresse de conférences de science politique
à l'Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg
et à la Faculté de droit de Rennes

avec la participation de Zbigniew Sledziwski
ancien combattant de l'insurrection, membre de l'AK - Armée polonaise de l'intérieur



Samedi 7 Octobre 2006 à 17 heures
Salle Pirandello à la MPT de Courdimanche, 91940 Les Ulis

Organisée par l'Association Franco-Polonaise des Ulis
Infos: 01 69 28 13 84



Un mot de la Présidente

Lorsque Mme Sledziwski, fille de Zbigniew Rys'-Sledziwski, ancien membre de l'AK, insurgé de Varsovie, nous a proposé cette soirée, à l'unanimité, tous les membres de l'association l'ont approuvée sans réserve.

Pourquoi l'insurrection oubliée ? Parce que bien peu de personnes ont connaissance de ces 63 jours de combats acharnés contre l'occupant et qui ont débuté presque simultanément à l'insurrection de Paris.

Trop souvent, on confond l'insurrection de Varsovie avec l'écrasement du sinistre ghetto qui a eu lieu près de deux ans avant. La meilleure preuve : sans que l'association l'ait demandé, Le journal « Le Parisien » annonce notre soirée sous le titre « Un survivant du ghetto témoigne » !

Signe troublant d'un manque de culture historique.

Notre but n'était pas, bien entendu, d'entretenir ou de raviver de vieilles rancunes, mais nous pensons que bien connaître le passé permet de mieux comprendre le présent et mieux préparer l'avenir.

EMPLOI Les jeunes sensibilisés aux métiers du bâtiment

LA FÉDÉRATION française du bâtiment (FFB) organise, aujourd'hui, la visite de trois chantiers. Un jour unique où 1 300 élèves mais aussi le grand public pourront découvrir ce qui se cache derrière les palissades. But de l'opération : faire découvrir les métiers du bâtiment et inciter les jeunes à s'engager dans les différents corps de métier. Les visites s'organiseront par petits groupes, sous la houlette d'un conducteur de chantier. *Trois chantiers seront ouverts au public de 9 heures à 17 heures. Le réaménagement du Dojo à Sainte-Geneviève-des-Bois, le marché couvert de Verrières-le-Buisson et la rénovation du lycée Weiler à Montgeron.*

LES ULIS Un survivant du ghetto de Varsovie témoigne

C'EST UNE HISTOIRE souvent évoquée dans les livres. Rarement par ses protagonistes. Demain, à l'initiative de l'Association franco-polonaise des Ulis, se tiendra une conférence baptisée « l'Insurrection oubliée. » Celle de Varsovie, d'août à octobre 1944, au cours de laquelle les habitants du ghetto juif se soulevèrent contre l'occupant nazi. A la tribune, une spécialiste de ces questions interviendra, la philosophe Elisabeth G. Sledziewski. Surtout, un ancien combattant de l'insurrection sera là pour évoquer cette période sombre de l'histoire polonaise : Zbigniew Sledziewski, ancien membre de l'AK, l'armée polonaise de l'intérieur. *Demain, à 17 heures, à la Maison pour tous de Courdimanche. Renseignements au 01.69.28.13.84.*

Conseil municipal extraordinaire

LE CONSEIL municipal des Ulis se réunira, ce soir, pour valider un unique dossier : celui de l'opération cœur de ville, qui vise à un véritable lifting de tout le centre-ville. Déjà, en janvier 2005, une convention avait été passée avec la société d'économie mixte d'aménagement du Val d'Orge (Sorgem). Cette fois, il s'agit de signer les modalités de

L'INSURRECTION OUBLIÉE, VARSOVIE, AOÛT-OCTOBRE 1944

par Elisabeth G. Sledziewski*

(ce travail a fourni la matière d'une conférence donnée à Paris, le 10 mai 2005, à l'invitation de la présidente de la section du XVII^e arrondissement de la SEMLH, Mme Clotilde Rousseau).



Char allemand enfonçant les défenses du quartier Centre-Ville, fin septembre 1944 (cliché Musée de l'Insurrection de Varsovie)

1^{er} août 2004 fut un soixantième anniversaire cher au cœur des Polonais, au pays et dans le monde : celui du déclenchement de l'Insurrection de Varsovie contre l'occupant nazi, le 1^{er} août 1944. Une page héroïque dans la tradition des grandes flambées du patriotisme polonais, depuis un siècle et demi

que dure le calvaire du "Christ des nations". Une page tragique dont rien, parmi tous les malheurs de la Pologne, n'avait encore égalé la noirceur. Soixante-trois jours de combats sans merci, dans un total déséquilibre de forces, entre les résistants de l'Armia Krajowa (Armée de l'Intérieur) très légèrement armés, appuyés par la seule population civile, et les troupes suréquipées du III^e Reich, composées d'unités spécialisées dans la guerre urbaine et la répression anti-partisans. Abandonnés par les Alliés, et surtout par l'Armée rouge censée intervenir à leurs côtés aux premiers jours de la bataille de Varsovie (l'opération Tempête, Burza) pour anéantir la défense allemande, les insurgés devront capituler après neuf semaines de carnage. Bilan : plus de 18 000 soldats de l'AK tués, quelque 15 000 ennemis, ainsi que près de 200 000 civils, soit plus de 230 000 morts auxquels il faut ajouter d'innombrables blessés ou mutilés, des cohortes de survivants déportés ou brutalement jetés sur les routes, une capitale détruite à plus de 80%.

Une page d'apocalypse, donc, qu'il a été important de commémorer l'été dernier avec la piété, l'admiration, la compassion qu'elle inspire à tous, survivants, héritiers, mais aussi hommes et femmes libres de toutes les nations. Toutefois, plus de soixante ans après, il est temps d'aller au-delà de la sympathie pour les héros et les victimes, au-delà de l'effroi devant ce que la haine a rendu possible. Temps de se pencher sur les enjeux politiques de cette catastrophe provoquée et consentie, si commodément attribuée au romantisme irresponsable des Polonais... par ceux qui en portaient justement la responsabilité. Temps de s'intéresser à la mémoire si lacunaire, si brouillée, si injuste que les vainqueurs de 1945, à l'Ouest comme à l'Est, ont voulu conserver de ces événements. Le bilan démesuré du martyr de Varsovie en 1944 devrait faire de ces soixante-trois jours une référence majeure dans la mémoire de la seconde Guerre mondiale. C'est pourtant loin d'être le cas. Ainsi, pour s'en tenir au cas de la France, comment expliquer et comment admettre que dans un pays dont la culture civique donne une telle place au souvenir de la seconde Guerre mondiale, l'Insurrection varsovienne de 1944 soit généralement ignorée ou confondue avec celle du ghetto, survenue en avril 1943 ? Y aurait-il un inconvénient à ce que soit connue cette page d'histoire ? Lequel ?

Bien des questions restent à poser sur ces silences. Mais tout d'abord, bien des choses restent à découvrir, à faire découvrir sur l'Insurrection.

Gloires et malheurs d'une capitale insurgée



Bannière de l'Armia Krajowa (Armée de l'Intérieur), placée sous les ordres du gouvernement polonais en exil à Londres et regroupant presque toutes les composantes de la Résistance nationale sur le sol polonais, à l'exclusion notamment d'une modeste formation communiste, l'Armia Ludowa (Armée du Peuple).

Depuis l'invasion de la Pologne par les troupes du III^e Reich (à l'Ouest) et de l'URSS (à l'Est) en septembre 1939, l'Etat polonais a une nouvelle fois été rayé de la carte. La partie occidentale du territoire a été annexée au Reich (c'est sur le

sol allemand qu'est implanté le camp d'Auschwitz), un Gouvernement Général de Pologne a été créé à Cracovie, avec à sa tête un ancien ministre de Hitler, Hans Frank. Il n'existe aucun organe de collaboration. Les élites nationales ont été décimées ou œuvrent dans la Résistance.

Soumise depuis presque cinq ans à la terreur nazie, Varsovie est, trois semaines avant Paris, la première capitale de l'Europe occupée à se soulever. Un soulèvement qui commence la fleur au fusil, dans l'enthousiasme d'une victoire imminente, alors que l'Armée rouge progresse irrésistiblement vers la capitale et que les radios communistes émettant de Moscou et, depuis le 22 juillet, de Lublin où les Soviétiques viennent d'installer un gouvernement communiste, ne cessent d'appeler les "frères varsoviens" aux armes pour en finir avec le III^e Reich. La défense allemande craque de partout, les villes des fronts ukrainien et biélorusse tombent les unes après les autres, et tandis que tonne l'artillerie soviétique, des convois de la Wehrmacht en déroute refluent sur la capitale, à la grande joie de ses habitants. Nul n'en doute plus, l'heure de la libération a sonné. Des détachements rouges ayant été signalés en grande banlieue, le commandant en chef de l'AK, le général Tadeusz "Bór"-Komorowski, décide de passer à l'action. Il dispose d'environ 50 000 hommes et d'un armement de fortune. Mais il n'y aura pas longtemps à tenir avant l'entrée en scène des troupes russes. Officiellement, c'est l'affaire de trois jours.

Pourtant, rien ne se déroule comme prévu. Passé le moment d'euphorie qui suit l'heure H (en polonais, "Godzina W"), le mardi 1^{er} août à cinq heures de l'après-midi, une fois remportés les premiers succès remarquables et essuyés les premiers échecs explicables, l'optimisme va retomber. Le canon soviétique s'est tu. Plus un signe de l'arrivée de l'Armée rouge. À la place, ce sont des colonnes de blindés ennemis qui prennent position sur les ponts, des divisions de renfort de la garnison allemande qui se massent à l'entrée des faubourgs. Le drapeau blanc et rouge a beau flotter sur le gratte-ciel Prudential, sur la grande poste voisine ou sur la centrale électrique des bords de la Vistule, des quartiers entiers du centre-ville, de la vieille ville et de la périphérie ont beau être libérés, les insurgés comprennent très tôt que la bataille ne sera pas celle à laquelle ils s'étaient préparés.

Cette bataille, ils risquent bien de devoir la mener tout seuls. L'appui escompté des Alliés fait défaut. L'Armée rouge a cessé tout mouvement au sol sur la rive droite du fleuve et relâché le puissant contrôle de l'espace aérien qu'elle assurait à la veille de l'Insurrection, laissant désormais le champ libre à la Luftwaffe qui commence bientôt à bombarder la vieille ville. Quant aux avions britanniques qui, dès la première semaine du soulèvement, tentent des parachutages, ils sont la cible facile de la DCA ou de la chasse et connaissent de lourdes pertes, à moins que les armes larguées avec succès n'atterrissent... en secteur ennemi.



Premières prises de matériel ennemi par les insurgés, début août 1944 (cliché Musée de l'Insurrection de Varsovie)

Par ailleurs, il apparaît que les Allemands ne sont pas aussi affaiblis qu'ils en avaient l'air. Grâce à l'afflux de renforts en hommes et en matériels qui marque la prise en main de la répression par le général SS Erich von dem Bach, ils sont en mesure de livrer une guerre totale, non seulement à l'AK, mais à l'ensemble de la population. Dès le 2 août, à Mokotów (faubourg sud), les SS commencent à massacrer des civils. Puis c'est

le tour de Wola (faubourg ouest) où entre le 5 et le 7 août, entre 50 et 60 000 habitants sont assassinés. On les regroupe soit dans les cours des immeubles pour être mitraillés, soit dans les caves où ils sont enfermés et brûlés vifs. Les hôpitaux sont le théâtre de scènes d'épouvante. Au Zieleniak, le marché aux herbes d'Ochota (faubourg sud-ouest), des milliers de civils sont parqués pendant quatre jours sans eau ni vivres, et livrés aux exactions des supplétifs ukrainiens et russes des nazis. Ces unités (RONA de Kaminsky, ROA de l'ex-général de l'Armée rouge Vlassov), ainsi que les brigades spéciales de Dirlwanger (criminels de droit commun) et de Reinefahrt auront une fonction tactique importante dans l'écrasement de l'Insurrection, conférant à celui-ci une dimension de radicalité génocidaire que l'occupation, du moins à Varsovie, avait réservée au ghetto.

Les insurgés renforcent et étendent leurs positions jusqu'au 5 août. À partir de cette date, les zones tenues par l'AK sont coupées les unes des autres. Seuls les égouts permettent de relier Stare Miasto (la vieille ville) aux quartiers libérés de Żoliborz (faubourg nord), du centre-ville (hyper centre + Powiśle et Czerniaków sur la Vistule) et de Mokotów (faubourg sud). C'est sur la vieille ville que porte d'abord la contre-attaque allemande. Sur ses ruelles surpeuplées de réfugiés des faubourgs martyrs, pleuvent les bombes larguées en piqué par les stukas et les obus de 2,2 tonnes tirés par le mortier géant Karl. On compte jusqu'à 123 sorties de bombardiers en un seul jour sur un objectif de moins de 2 km.



Barricade de la rue Smulikowski, dans le quartier des Bords-de-Vistule, aux premiers jours de l'insurrection (cliché d'Eugeniusz Lojarski, Musée de l'Insurrection de Varsovie)

De spectaculaires victoires sont cependant remportées par les insurgés pendant le mois d'août : prise du PAST, bastion allemand de la rue Zielna, le dimanche 20, et le mercredi 23, prises du Commandement de la police de la rue du Faubourg de Cracovie et du central téléphonique de la rue Pie XI, dit "petit PAST". Dans les quartiers délivrés de la terreur nazie, une vie civile tente de renaître. L'administration municipale se reconstitue. Avec le concours des associations caritatives ou religieuses, elle s'efforce de gérer les multiples pénuries dont souffre la population et organise avec efficacité la distribution des vivres et des secours. Les scouts prennent en charge l'acheminement du courrier... et des journaux, dont les titres de toutes obédiences, anciens et nouveaux, ont fleuri dès les premiers jours de l'Insurrection. Les Varsoviens se remettent à écouter la radio (acte puni de mort sous l'Occupation) : la BBC, mais aussi la station insurgée Blyskawica ("Eclair", homonyme du célèbre pistolet automatique national). Des spectacles sont donnés au milieu du fracas des bombes. On se presse au théâtre de marionnettes, au concert. Les reporters de l'AK filment la vie et la mort de Varsovie insurgée. Leurs films sont projetés au cinéma Palladium.

Stare Miasto (la vieille ville) tombe. Ses défenseurs, ou ce qu'il en reste, l'évacuent par la voie des égouts entre le 27 août et le 1^{er} septembre. À son tour, le quartier Bords-de-Vistule subit l'assaut des stukas, des blindés et des colonnes meurtrières de Dirlwanger. Le 6, le quartier en flammes est abandonné par ses habitants et ses défenseurs. Les unités de l'AK se regroupent dans l'hypercentre, notamment sur la grande poste, solidement tenue malgré un harcèlement incessant, et qui ne se rendra jamais. Partout, la situation est catastrophique. Privée de ressources alimentaires et sanitaires, la population survit en troglodyte dans les caves et les ruines. Des épidémies se déclarent. Une démarche de capitulation, amorcée par le commandement en chef, est suspendue à l'annonce de l'intervention soviétique tant attendue.

Celle-ci se limite à quelques sorties de chasseurs et à des largages inadéquats (armes sans munitions, ou le contraire), puis, à la mi-septembre, à une action terrestre pour déloger l'artillerie allemande de la rive droite, avec l'appui des troupes polonaises sous commandement soviétique du général Berling. Ce sont ces hommes de Berling, mais cette fois sans le soutien de l'Armée rouge, qui tentent les 17, 18 et 19 septembre de passer sur la rive gauche, notamment au port de Czerniaków. Sous le feu continu de l'ennemi, mal préparés à la guerre urbaine, appuyés par leurs compatriotes insurgés à court de munitions, ils échouent en perdant plus des deux tiers de leurs effectifs. Les bastions AK de Czerniaków, de Mokotów puis de Zoliborz s'effondrent dans la dernière semaine de septembre. Leurs défenseurs sont massacrés sur place ou à la sortie des égouts par lesquels ils ont parfois réussi à fuir. D'autres périssent dans le cloaque, gazés ou brûlés par les Allemands, perdus

dans le labyrinthe ou bien devenus fous. Au centre-ville, le commandant en chef, Tadeusz Bór-Komorowski, se résout à capituler.

Un cessez-le-feu est signé dans la nuit du 2 au 3 octobre. 15 000 insurgés survivants rendent leurs armes et sont emmenés en captivité, avec un statut de prisonniers de guerre accordé in extremis par Hitler. Les civils sont chassés de la capitale, regroupés au camp de Pruszków puis déportés ou, pour les plus faibles, abandonnés sans soins.

Les Soviétiques ne reprendront l'offensive qu'au début de l'année 1945. C'est seulement le 17 janvier que l'Armée rouge et les soldats du général Berling font leur entrée dans la capitale. Ils découvrent un paysage lunaire. Les premiers civils qui s'enhardissent sur leurs traces circulent à la boussole parmi des monceaux de gravats.

Leçons d'une histoire



La rue Ordynacka en flammes (au premier plan, à gauche, la maison de la famille Sledziewski) , 5 septembre 1944 (cliché Kris, Musée de l'Insurrection de Varsovie)

Avec la défaite des insurgés d'août et septembre 1944, la catastrophe apportée au monde par le régime hitlérien connaît un de ses derniers paroxysmes, tandis qu'une fois de plus, la barbarie nazie désigne la Pologne comme sa victime absolue. Conformément à la consigne donnée dès les premiers jours d'août par Himmler, de faire de Varsovie "un exemple terrifiant" pour l'Europe, la contre-offensive allemande se

déroule suivant un programme méthodique combinant plusieurs registres d'horreurs déjà expérimentées par le III^e Reich : bombardements intensifs, nettoyage des quartiers au lance-flammes, massacre de civils à grande échelle, viol, torture, assassinat des blessés et des personnels soignants, civils utilisés comme boucliers humains et obligés de marcher en colonnes devant les chars. L'écrasement de l'Insurrection donne à Hitler l'occasion de parfaire un programme d'anéantissement arrêté bien avant la guerre. La Pologne doit être niée comme nation et comme civilisation, au point qu'après la capitulation et l'évacuation de Varsovie début octobre, les divisions allemandes s'acharnent sur la capitale morte et détruisent tout ce qui a survécu au siège de septembre 1939, à presque cinq années d'occupation et à l'enfer de l'Insurrection. Comme dans le cas de la Shoah, dont le Reich poursuit obstinément la réalisation jusqu'à la veille de sa chute, le règlement de comptes avec la Pologne procède d'une nécessité idéologique, renvoyant elle-même à la structure profonde du nazisme. Le grand voisin oriental de l'Allemagne ne saurait avoir d'existence autonome sur la scène de l'histoire, il doit même comme espace perdre toute spécificité : Varsovie doit être réduite à un simple point géographique, recommande personnellement le Führer. La destruction matérielle de la ville doit s'accompagner de sa liquidation comme pôle d'identité morale et culturelle, dans le droit-fil d'une politique d'occupation ciblée sur les élites. L'Insurrection, largement menée par la jeunesse bourgeoise varsoivienne, confirme aux hitlériens que les générations montantes et les élites sont leurs adversaires les plus pugnaces, qu'ils ont tenté d'abêtir pendant cinq ans en fermant les lycées et les universités. Symétriquement, il leur faut éliminer le patrimoine polonais, témoignage du génie des anciennes générations.

Mais c'est aussi le cynisme criminel du communisme qu'a illustré le cas varsovien. Au moment même où sur les champs de bataille, l'Armée rouge portait au nazisme des coups décisifs et parvenait aux portes de la capitale, Staline lui donna l'ordre de demeurer l'arme au pied sur la rive droite de la Vistule jusqu'à la fin de la tuerie, afin de pouvoir installer sans peine en Pologne un gouvernement aux ordres de Moscou. Cette trahison de l'Insurrection de Varsovie s'inscrivait dans une longue tradition d'hostilité russe, puis bolchévique à la nation polonaise et réactivait de façon inattendue le pacte germano-soviétique de 1939. Mais elle préfigurait aussi l'intransigeance de Staline dans le partage de l'Europe, de même que le lâche consentement des Alliés à estimer impossible toute aide aux insurgés de Varsovie préfigurait leurs complaisances ultérieures envers le maître du Kremlin.

Soixante ans après, il faut réparer une autre trahison. Celle de la mémoire, qui n'a pas voulu de cette tragédie, à l'Est comme à l'Ouest. Le régime communiste installé de force en Pologne après la guerre a ignoré l'Insurrection de 1944, ou n'a reconnu son existence que pour la stigmatiser, d'abord comme mouvement fasciste, ensuite comme aventure anarchique, d'une criminelle inconséquence. Après avoir liquidé, emprisonné, tracassé ses anciens insurgés, la Pologne soviétique n'a fait mine de les reconnaître que pour dénier leur responsabilité historique. Si Staline, à la différence d'Hitler, a obstinément considéré les membres de l'AK comme des bandes armées, et jamais comme des soldats, ses successeurs se sont conduits de façon encore plus sournoise en s'efforçant de minimiser

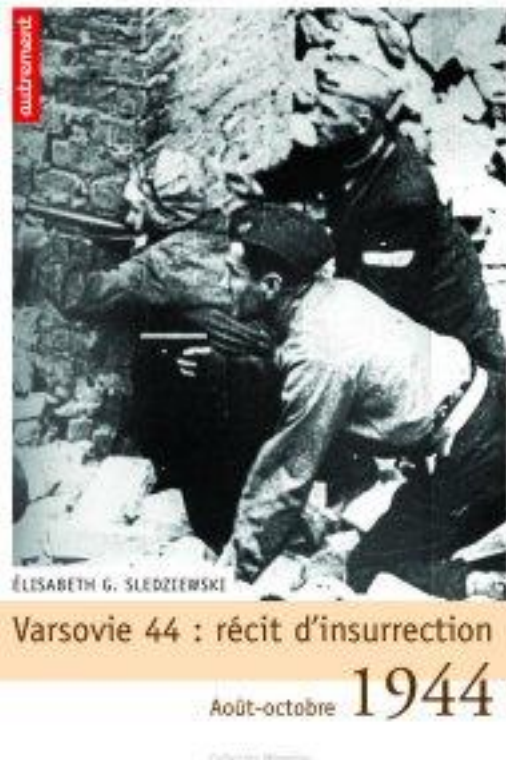
leur action, ou tout simplement de la faire oublier. Seules les victimes du ghetto ont été honorées par un monument dans la Varsovie socialiste. C'est devant celui-ci que s'est agenouillé le chancelier Willy Brandt, venu signer le traité germano-polonais, le 7 décembre 1970. Ce geste bouleversant a sans doute lavé l'honneur de l'Etat allemand et fait grandir l'humanité tout entière. Mais n'eût-il pas été juste qu'il soit également accompli devant un monument à tout un peuple meurtri par le nazisme, et plus spécialement aux héros et aux suppliciés d'août-octobre 1944 ?

Quant à ceux qui, dans la France d'aujourd'hui, continuent pour d'obscures raisons l'œuvre de gommage révisionniste des années de plomb, ils auront de plus en plus de mal à se faire entendre. Avec l'exposition "L'Insurrection de Varsovie" qui s'est tenue tout l'été 2004 à Paris dans le cadre prestigieux de l'Hôtel de Sully, avec celle organisée en février 2005 à Strasbourg sous le titre "Les chemins de la liberté", puis celle consacrée aux héros de l'insurrection d'août-octobre 1944 à Clermont-Ferrand au mois d'avril, les Français auront eu l'occasion de s'informer enfin. Signe, pour les insurgés de 1944, que le temps du mépris et des trous de mémoire est révolu.

***Elisabeth G. Sledziewski**, chevalier de la Légion d'Honneur, maître de conférences de science politique (Université Robert-Schuman, Strasbourg), auteur de *Varsovie 44, récit d'insurrection*, éditions Autrement, Paris, 2004, 205 p. (14,95 €), fille de Zbigniew Rys'-Sledziewski, ancien membre de l'AK, insurgé de Varsovie (Unia-Krybar, VIII-106, section Bicz).

POUR MEMOIRE (FICHE PUBLIEE DANS LA COHORTE (février 2005)

Elisabeth G. Sledziewski VARSOVIE 44 : RECIT D'INSURRECTION, Août-octobre 1944
éditions Autrement, Paris, www.autrement.com



Témoignage individuel, martyre d'un peuple. L'histoire de Varsovie insurgée, événement peu connu ou tabou de la Seconde Guerre mondiale, au fil des souvenirs de Zbyszek, jeune combattant de l'AK, la principale armée de résistance polonaise. Ses itinéraires dans la ville depuis la veille du soulèvement jusqu'à la capitulation (août à octobre 1944). Son regard rétrospectif sur les années d'occupation. Son insurrection au quotidien. Sa foi, ses doutes, sa souffrance, miroir de la conscience collective.

Contenu du livre Si la mémoire de la Seconde Guerre mondiale habite notre conscience démocratique, si les crimes du nazisme et l'héroïsme de ceux qui l'ont combattu suscitent un intérêt inépuisable, il est en revanche une tragédie majeure qui a été recouverte par la neige de l'oubli : l'insurrection de Varsovie, du 1^{er} août au 2 octobre 1944. Peu de nos contemporains savent qu'au moment où Paris se libère, la capitale polonaise est depuis trois semaines soulevée contre l'occupant. Sous le commandement de l'Armée de l'Intérieur (AK), les Varsoviens ont pris les armes en attendant que l'Armée rouge, alors parvenue aux portes de la ville, leur apporte un renfort décisif. Mais Staline en a décidé autrement. Il stoppe l'avancée de ses troupes et ce sont les renforts nazis qui affluent, tandis que les soldats soviétiques bivouaquent sur la rive droite de la Vistule. Mobilisant un potentiel militaire disproportionné, pratiquant le massacre de civils à grande échelle, le IIIe Reich, pourtant aux abois sur le front de l'Est, vient à bout des insurgés. Varsovie capitule après une bataille acharnée de soixante-

trois jours. La ville est détruite à 80 %, le carnage a fait entre 200 000 et 250 000 morts. Ces faits ont été relatés dans de nombreux livres d'histoire, mais également très refoulés. Le public français les confond bien souvent avec la révolte des survivants du ghetto juif, un autre épisode de la tragédie polonaise survenu seize mois plus tôt, en avril 1943. En ce soixantième anniversaire de l'insurrection de l'été 44, qui coïncide avec l'entrée de la Pologne dans l'Union européenne, il importe que nous nous souvenions du martyre de la capitale polonaise, seule dans l'Europe occupée à s'être dressée en masse et sans aide extérieure contre la barbarie nazie. Elle défendait la cause de la civilisation.

Pour relater ce moment douloureux de l'histoire polonaise, l'auteure a choisi de suivre les pas de Zbyszek, jeune combattant de l'AK, en entraînant le lecteur dans un cheminement au jour le jour, à travers la capitale insurgée. Le récit de Zbyszek, partagé entre l'espoir et l'effroi, s'apparente à celui du pianiste juif W. Szpilman qui a inspiré le film de R. Polanski, ou encore au parcours dantesque des héros de Kanal d'Andrzej Wajda.

L'auteur Elisabeth G. Sledziewski est philosophe et enseigne la science politique à l'Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg. Elle a publié de nombreux travaux universitaires sur la genèse du sujet politique moderne de la Révolution à nos jours, notamment sur l'identité du sujet féminin. Elle donne des cours et a publié plusieurs articles sur la Pologne contemporaine.

Son père, Zbigniew Sledziewski, a été soldat de l'AK. Comme plusieurs membres de sa famille, il a participé aux combats de la Résistance polonaise et à l'insurrection de Varsovie.